

LE JOURNAL DES ENFANTS



HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les pardessus d'enfants pour le printemps se font à peu près de même forme que ceux de cet hiver, mais en drap léger et de couleur claire, on les orne d'une double piqure ou d'un biais de soie. Le haut est garni d'un collet-châle formant revers si l'enfant ne porte pas le grand col brodé, autrement il est préférable de mettre un petit col droit au paletot, et pas de revers aux manches, afin de les remplacer par la grande manchette brodée.

La lingerie d'enfants a dû être un peu modifiée de forme depuis l'adoption de la robe anglaise, ainsi les jupons se font à longue taille avec une petite jupe très-peu ample et froncée derrière seulement; nous donnerons prochainement un patron de ce genre de jupon. Les pantalons sont toujours de même forme, resserrés au genou par un poignet brodé ou uni et une petite garniture plissée ou brodée.

Les guimpes se portent moins, car la robe anglaise est presque toujours montante, et les grands cols sont si seyants pour les bébés comme pour les grandes filles. Ces cols se font ronds ou carrés et les manchettes très-hautes pour former des revers.

GRAVURE COLORIÉE

Figurines 1 et 5 (dos et devant). Costume en popeline d'Irlande, garnie d'un joli galon : la jupe munie d'une dentelle au bas, est princesse boutonnée devant, à longue taille derrière et jupe courte plissée rapportée, biais de faille au bas et poche simulée. Pardessus ouvert, à revers et col encadrés d'un galon ainsi que tout le tour, les poches et le parement de manche; le dos est plus court que le devant. Le chapeau de figurine 1 est le *Volontaire*, orné d'une draperie en velours, de fleurs et d'une plume posant sur le bavolet. Le chapeau de la figurine 5 est en paille, forme *Windsor*, relevé d'un côté par un bouquet, touffe pareille sur la calotte.

Nos 2 et 3 (devant et dos). Costume en foulard de Chine : Robe plate devant, la jupe rapportée au bas du dos est montée à gros plis, lisérée à bord et garnie de guipure. Sur les côtés, quille lisérée clouée de boutons de nacre, rangée pareille sur la hauteur; un entre-deux est posé sur les devants, entre-deux rouleautés et forme plastron au dos. Une dentelle prend à l'épaule, descend sur chaque côté et remonte le long du dos, grand col orné de même, poche garnie, parement de manche cloué encadré de guipure. Chapeau de paille doublé de velours, orné de coques en ruban et de plumes couchées.

Nos 4 et 6 (devant et dos). Costume en neigeuse, orné de rouleautés de faille et de boutons boules : Forme princesse, devant recroisé fermé en biais, col-châle et collets en pointe au dos, la jupe derrière est plissée, le dos a trois coutures accompagnées de boutons au bas, les côtés sont ornés de rouleautés simulant poches et d'une rangée de boules, le parement de manche est dans le même style. Chapeau *Boléro* garni d'une draperie en surah et d'une plume.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Petit garçon de 6 à 7 ans : costume d'été. Pantalon court en serge ou petit drap bleu

marine garni de galons. Veston court de même étoffe, très-ajusté et resserré à la taille par une ceinture boutonnée devant.

N° 2. — Fillette avec robe unie et pardessus d'été ayant la forme jaquette, c'est-à-dire un peu court; le dos a une seule couture cintrée dans le milieu et le devant avance fortement sur le dos en manière de petit côté; grand col brodé et manchettes assorties.

N° 3. — Bébé de 4 ans : costume forme robe et paletot; le devant, ouvert sur un gilet, retombe sur une jupe unie agrafée de côté.

N° 4. — Garçon de 7 à 8 ans : costume en velours composé d'un pantalon boutonné au genou et d'une jaquette serrée à la taille avec une ceinture en cuir.

N° 5. — Costume de petite fille : robe garnie d'un volant plissé; pardessus en drap couleur havane très-claire; il est long, recroise devant et ferme avec double rangée de boutons et boutonnieres.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1. — Devant de robe pour bébé; ce travail est en application avec des jours à l'aiguille dans les fleurs et feuilles, puis les entre-deux sont faits avec du lacet-olive : les brides se font au feston ou avec du fil cordonné. On peut remplacer les entre-deux par de la broderie anglaise. Cette robe est à corsage court; c'est la forme la plus commode pour les jeunes enfants; car la robe à taille longue ne peut pas se porter avant un an ou dix-huit mois. La jupe qui complète cette robe se garnit d'un entre-deux au-dessus de l'ourlet.

Nos 2 et 3. — Bonnet de bébé composé avec des entre-deux en dentelles posés sur le fond en mousseline unie; on découpe ensuite la mousseline sous les entre-deux.

N° 4. — Col d'enfant exécuté avec du lacet à olives, qui se bâtit sur le dessin, puis se rattache avec des brides.

N° 5. — Autre forme de col composé dans le même genre avec du lacet différent.

Nos 6 et 7. — Soutache et broderie pour garnir des vêtements d'enfants.

Nos 8 et 9. — Porte-montre ou porte-allumettes à exécuter sur cachemire ou velours, au point lancé. — Ce modèle a un peu la forme d'une babouche orientale. On le double de soie ou percaline assortie en mettant à l'intérieur un carton ou fort papier pour donner de la fermeté. Une grosse ganse entoure le porte-montre.

Nos 10 et 11. — Alphabets brodés au plumetis.

Nos 12 à 16. — Modèle de pardessus d'été pour enfant de 4 à 6 ans.

N° 17. — Carré en broderie anglaise pour alterner avec de la guipure et composer un voile de fauteuil ou dessus de lit.

N° 18. — Bande brodée au passé.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds..... 20 francs.

Le bébé incassable, avec membres articulés et tête en biscuit, cheveux courts frisés..... 30 francs.

JOURNAL DES ENFANTS

LA POUPÉE DE SUZANNE

IV

Au moment où Suzanne sortait du Mont-de-Piété, elle entendit, dans la rue, une grosse voix qui lui souhaitait amicalement le bonjour.

— Tiens, c'est vous, mère Brigitte, répondit-elle, un peu décontenancée par cette rencontre imprévue ! Vous revenez de la Halle ?

— Oui, mor. petit chou... Et vous v'la en commission, ajouta la paysanne feignant de ne pas remarquer le visible embarras de sa jeune amie.

— Les journées sont si courtes qu'il faut bien se lever matin pour les allonger de quelques heures... sans compter que, cette après-midi, je dois aller chez le docteur Livet.

— Votre maman s'est donc décidée à suivre mes conseils ?

— Pas tout à fait ; elle craint la dépense. Voyant cela, j'ai imaginé de faire venir le docteur par surprise ; quand il sera chez nous, il faudra bien que maman se laisse guérir.

— Assurément, il le faudra... A propos, mam'zelle Suzanne, seriez-vous contente d'avoir une demi-douzaine d'œufs fraîchement pondus et une languette de beurre d'un exquis sans pareil. Oui, n'est-ce pas ? mettez *vitement* tout ça dans votre pochette et aussi cette touffe de muguet.

— Vous me gâtez, mère Brigitte.

— On ne vous gâtera jamais autant que vous le méritez... Allons, bonne chance avec le docteur !... Le difficile c'est d'arriver jusqu'à lui, et si ses vaniteux de domestiques font mine de ne pas vouloir vous laisser entrer, dites *leur-z-y* que vous

apportez de l'argent, ou bien — ce serait peut-être d'un plus grand effet — que vous êtes envoyée par *un quelqu'un* venant de Châteaudun.

— D'une façon ou de l'autre, je ne mentirai pas, mère Brigitte.

— Bien sûr que non, ma mignonne. Surtout, prenez garde de vous intimider.

— Soyez tranquille... Je penserai à maman ; ça me donnera du courage. Au revoir, et encore merci pour toutes vos bontés.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, mam'zelle Suzanne.

Cela dit, tout heureuse d'avoir ajouté un léger appoint aux ressources probables du Mont-de-Piété, la marchande poussa gaiement sa voiture et continua son chemin.

L'absence de la petite fille avait été si courte que madame Andrieux ne s'en était pas inquiétée. Mais l'entreprise de Suzanne commençait à peine ; maintenant il s'agissait d'aller en cachette chez le docteur et de s'y présenter dans une toilette convenable. Comment s'habiller sans être vue : c'était impossible. Le mensonge répugnait à Suzanne, cependant la pauvre petite fut obligée d'y avoir recours. Pour obtenir la permission de mettre sa robe des dimanches, elle prétextua une visite à la lingère qui promettait depuis une semaine de régler le compte du travail livré.

— Tu sais, maman, fit-elle observer, il faut attendre pendant des heures dans ce beau magasin ; tout le monde vous regarde, rien n'est plus gênant quand on est mal attifée.

— Fais-toi belle, ma chérie, répondit complaisamment madame Andrieux.

Suzanne se fit belle. Un costume en alpaga d'une jolie nuance gris de cendre dont la tunique était coquettement relevée

par des nœuds de rubans ; un chapeau de feutre orné d'une aigrette blanche composèrent sa modeste mais fraîche parure.

Georges, mécontent de ne pouvoir, lui aussi, mettre ses beaux vêtements de fête, boudait dans un coin.

— Sois raisonnable, lui dit sa sœur, je t'apporterai des friandises... lesquelles préfères-tu ?

— Je les préfère toutes ; mais je voudrais du pain d'épice aux amandes, des biscuits, du chocolat, des oranges... Ça me ferait une cargaison pour lester mon bateau.

— Il ne doute de rien ce gamin-là, répliqua Suzanne en embrassant le jeune ambitieux qui la conduisit jusqu'au bas de l'escalier ajoutant, à chaque marche, un nouvel objet à la liste de ses convoitises.

Avant de se rendre chez le médecin, Suzanne passa au magasin de lingerie où sa facture fut payée séance tenante. Elle acheta ensuite deux belles oranges pour Georges et se dirigea vers le boulevard Haussmann où demeurerait, dans un hôtel splendide, le célèbre médecin.

Tout en marchant d'un pas rapide, la fillette réfléchissait : Que dirait-elle au docteur ? Elle n'en savait trop rien et là n'était pas encore la grande difficulté. Ce qui l'embarrassait le plus était de savoir comment il fallait faire pour donner les vingt francs. De la main à la main, c'était bien familier, bien impoli. La mère Brigitte disait que, d'habitude, on mettait l'argent sur la cheminée, mais si tous les malades mettaient l'argent sur la cheminée, le docteur ne pouvait guère s'y reconnaître, et s'il n'était pas sûr que la pièce d'or vint d'elle, Suzanne, prendrait-il la peine de se déranger : « Mon Dieu, se disait mentalement la fillette, conseillez-moi, aidez-moi ! »

Arrivée devant l'hôtel qui portait le numéro indiqué par la revendeuse, Suzanne eut un frisson de peur.

— Jamais je n'oserai entrer dans cette belle maison, pensa-t-elle... Oh ! non ! jamais ! C'est trop magnifique !...

Cependant, après avoir passé cinq minutes à contempler la porte monumentale de cette habitation princière, elle avança timidement la tête vers la loge du concierge, un élégant pavillon placé à droite de l'entrée. Assis dans un large fauteuil près d'une fenêtre, le chef du cordon lisait un journal. C'était un gros bonhomme prétentieusement coiffé d'une calotte de velours nacarat, mais ayant une assez bonne figure. Suzanne, encouragée par cette physionomie à peu près bienveillante, entr'ouvrit discrètement la porte de la loge.

— M. le docteur Livet ? demanda-t-elle d'une voix craintive.

— C'est ici, apportez-vous une lettre ? posez-la sur la table, répliqua le noble personnage en regardant la fillette par-dessus son journal.

— Je n'ai pas de lettre... Je viens pour la consultation, répondit-elle fort intimidée.

— Comment, ma petite demoiselle, vous venez toute seule ?

— Je suis envoyée par une personne de Châteaudun... le pays de M. le docteur... J'ai de l'argent à lui remettre.

— En ce cas, c'est différent. Traversez la cour, le perron, le vestibule, et montez au premier.

Même étonnement de la part du domestique en grande livrée qui répondit au timide appel de la sonnette, même hésitation à laisser la petite fille pénétrer dans le sanctuaire.

Suzanne répéta ce qu'elle avait dit au concierge.

— Vous serez obligée d'attendre, ma jeune demoiselle ; il y a déjà beaucoup de monde. Faites attention à ne pas laisser passer votre tour.

— Je ne verrai donc pas M. Livet tout de suite?

— Non. Il vous recevra après les personnes arrivées avant vous.

Ce renseignement donné, le domestique ouvrit une seconde porte et Suzanne se trouva dans un salon si étincelant de dorures qu'elle eut un éblouissement.

Elle resta debout, saisie d'une vague terreur, résistant, non sans peine, à l'envie de se sauver au plus vite; mais elle se rappela ce qu'avait dit la mère Brigitte en lui conseillant de se présenter chez M. Livet à l'heure de la consultation : « Le plus difficile, c'est d'arriver jusqu'au docteur, » — et le plus difficile était fait.

Une dame obligeante, prenant en pitié l'effarement de la fillette, lui dit de s'asseoir.

Elle obéit, se posa sur le bord d'une chauffeuse et resta là immobile, les yeux baissés, essayant de dominer l'émotion qui faisait battre son cœur. Peu à peu, elle reprit quelque assurance et se hasarda à regarder autour d'elle. La pièce, en forme de rotonde, était très-vaste. Un grand feu brûlait dans la cheminée et ses flammes joyeuses jetaient des reflets d'or sur le satin rouge des meubles, sur les toilettes aussi élégantes que variées d'un certain nombre de dames assises, les unes près des fenêtres, les autres devant une table chargée de livres et de journaux illustrés. De temps en temps, une porte s'ouvrait; un homme de haute taille, tête nue, à l'aspect imposant, venait au seuil de cette porte, une dame se levait et disparaissait avec lui. Personne ne parlait. On n'entendait que les pétilllements du feu et de légers accès de toux promptement réprimés. Tout à coup, une voix enfantine s'éleva dans ce profond silence. Suzanne aperçut alors, près de la cheminée, une bambine de trois ou quatre ans couverte

de fourrures blanches et coiffée d'une toque en velours bleu.

L'enfant était debout. Cramponnée à deux mains à la robe d'une dame qui lui parlait tout bas, elle cherchait à l'entraîner vers la porte de sortie en disant :

— Veux m'en aller, veux m'en aller!

— Miss Dora, soyez sage, répondait la dame qui était la gouvernante de la jeune personne; votre ami, le docteur, vous donnera des bonbons.

Ce nom de Dora, que portait sa poupée, intéressa Suzanne; elle se pencha un peu pour mieux voir la fillette.

— M'en aller, m'en aller, répétait obstinément mademoiselle Dora.

— Regardez, continua la gouvernante en désignant Suzanne, regardez comme la petite fille, assise là-bas, est patiente et tranquille. Si vous étiez aimable, vous iriez tout doucement jouer avec elle.

Cette distraction parut sans doute peu attrayante à la belle capricieuse, car elle secoua négativement la tête, ce qui répandit sur son visage un flot de cheveux blonds. A travers ce voile transparent, elle examina du coin de l'œil la figure de Suzanne. Cette figure lui ayant plu, elle fit du côté de la fillette, en rasant les meubles, quelques pas indécis, puis elle revint vers sa gouvernante, se remit encore en campagne et, une main sur la bouche, mordillant son pouce, elle arriva jusqu'à Suzanne, souriant des yeux, tout en conservant, dans l'expression de son joli minois, une gravité comique.

— Voulez-vous jouer à pigeon vole? demanda gentiment notre jeune amie.

Dora fit de la tête un signe affirmatif.

Le jeu l'amusa un instant, après quoi elle dit :

— Autre chose.

— Voici une pomme d'or, reprit Suzanne en tirant du papier de soie qui l'enveloppait

une des oranges destinées à Georges, si vous devinez dans quelle main je la mets; derrière mon dos, elle sera pour vous.

Dora devina juste et parut enchantée du présent de sa nouvelle compagne.

Avec le papier de soie, Suzanne fit un bateau, une cocotte; ce qui porta à son comble la satisfaction de Dora.

Les deux fillettes s'entendaient déjà à merveille, bien que la blondine mêlât à son langage beaucoup de mots incompréhensibles pour Suzanne, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit; un homme s'y montra un instant. Si Suzanne avait tourné les yeux vers lui, elle aurait reconnu l'Anglais au portefeuille. Il avait toujours ses larges favoris roux et son pardessus gris moucheté de blanc. M. Thompson, — c'était le nom de l'étranger, — avait fait un signe à la gouvernante qui appela Dora, mais les idées de mademoiselle Dora étaient complètement changées; elle ne voulait plus s'en aller.

Pendant que la gouvernante parlait avec son élève, l'Anglais, resté au seuil de la porte, regardait Suzanne; il la reconnut tout de suite et parut aussi charmé que surpris en voyant sa petite Dora suspendue au cou de la fillette qu'elle embrassait tendrement.

Après le départ de Dora, Suzanne, distraite un instant des angoisses de l'attente, s'aperçut, à son extrême désolation, qu'il était près de quatre heures. Sa mère et l'oncle Frégate devaient la croire perdue.

Enfin arriva le moment tout à la fois si désiré et si redouté. Le salon d'attente était presque vide. Suzanne un peu pâle, la gorge serrée, entra dans le cabinet du célèbre docteur.

Si singulière que fût, au premier abord, la présence de cette jeune cliente, elle sembla ne point surprendre M. Livet. Il l'enveloppa d'un regard investigateur, remarqua

l'éclat de ses yeux, la fraîcheur de son teint qui se colorait peu à peu des plus vives couleurs, et voyant aussi qu'elle était toute tremblante, il la prit par la main, l'attira près de lui en disant d'une voix qui remua Suzanne jusqu'au fond de l'âme :

— Voyons, mon petit enfant, qu'avez-vous?

L'intérêt était si manifeste, l'expression de bonté si complète que la pauvre petite, pénétrée de gratitude, fondit en larmes.

— Eh bien! Eh bien! se récria le docteur, est-ce une réponse cela? Essayez-moi promptement ces beaux yeux... Où avez-vous mal, chère enfant?

— Nulle part, monsieur, balbutia Suzanne, c'est maman qui est malade et vous seul pouvez la guérir.

— Bon, bon, calmez-vous... Avec l'aide de Dieu, nous la guérirons. Là, maintenant, dites-moi tout ce que j'ai besoin de savoir.

Et le docteur, dans un but que nous allons faire connaître, interrogea Suzanne, non-seulement sur la santé de sa mère, mais encore sur la position de sa famille.

La fillette était trop naïve pour voir dans ces questions autre chose qu'une preuve de bienveillance. Mais, si charitable que fût l'illustre praticien, sa bonté n'aurait pu aller jusque-là. Il ne demandait ces renseignements que pour obliger M. Thompson qui, après avoir reconnu Suzanne, venait de lui témoigner le désir d'être utile à la petite fille si besoin en était. L'histoire du portefeuille racontée en quelques mots, l'Anglais avait ajouté : — « L'ordonnance faite par vous, mon cher docteur, était d'autant plus précieuse que, parti pour Vienne, vous ne pouviez la renouveler. Ensuite, n'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans le hasard qui remet sur mon chemin cette digne et honnête enfant... Elle a même inspiré à ma fille une vive

sympathie; ma fille l'a embrassée et un baiser de Dora doit lui porter bonheur. »

Il avait donc été entendu entre M. Livet et son riche client que, informations prises, ce dernier serait instruit du motif qui amenait Suzanne chez le grand médecin.

Quand la fillette eut répondu à toutes les questions, le docteur lui dit :

— Demain, à dix heures, j'irai voir votre maman. Donnez-moi son adresse.

Pendant que M. Livet prenait en note l'adresse demandée, Suzanne posait sur la table, d'un petit air à la fois fier et modeste, la pièce de vingt francs.

— A quel étage demeurez vous? s'informa le docteur qui avait vu du coin de l'œil le manège de la fillette.

— Au cinquième, monsieur; mais l'escalier est très-doux.

— Passé le quatrième, je n'accepte aucun paiement, c'est une règle invariable.

Ce disant, il remettait la pièce d'or entre les mains de Suzanne.

— Voilà qui est entendu, continua-t-il, à demain, ma chère enfant.

En moins d'un quart d'heure, Suzanne arriva rue de Provence. Elle y rencontra l'oncle Frégate qui, suivant son expression, courait des bordées pour retrouver sa nièce emportée sans doute par quelque tourbillon. Toutefois l'inquiétude du brave homme n'était pas aussi grande qu'il voulait bien le dire; une satisfaction intime en tempérerait la vivacité.

Madame Andrieux reçut sa fille avec le même mélange d'anxiété apparente et de joie contenue. Quant à Georges, il souriait en dessous d'un air malicieux.

— Et ma cargaison? demanda-t-il.

— La voici, répondit Suzanne, qui avait remplacé l'orange offerte à Dora et ajouté à ce mince colis un morceau de pain d'épice.

— Chère maman, reprit la petite fille

après avoir embrassé sa mère, je t'apporte une bonne nouvelle. Le docteur Livet, le premier médecin de Paris viendra te voir demain. Il...

— Nous le savons, interrompit Georges, la mère Brigitte...

— Taisez-vous, monsieur, répliqua sévèrement madame Andrieux. Si vous ajoutez un mot de plus, je donnerai votre bateau au petit garçon du premier.

— Je ne parlerai pas de l'autre chose, maman...

— Jamais de Guignol si tu joues de la langue, murmura l'oncle Frégate à l'oreille de Georges.

— Bonne et chère enfant, disait la malade en serrant Suzanne dans ses bras, tu es la meilleure, la plus dévouée, la plus tendre des filles...

— Je suis tendre aussi, affirma le gamin désirant sa part de caresses.

— La mère Brigitte est une vilaine! déclarait la petite fille; elle m'a ôté le plaisir de te surprendre.

— C'est pas seulement la mère Brigitte, dit à demi-voix l'indiscret incorrigible.

Mais Suzanne n'entendait pas les *aparte* de son frère. Elle racontait sa visite au docteur, elle faisait l'éloge de sa bonté, de son affabilité.

Le lendemain, la famille réunie attendait anxieusement M. Livet. Suzanne guettait son arrivée du bas de l'escalier; l'oncle Frégate, portant sur la poitrine son brevet de courage, faisait sentinelle à la porte du logement; Georges, en grande tenue croyait représenter, dans cette circonstance mémorable, l'équipage de la *Belle-Émilie*.

M. Livet fut exact. La fillette, pourpre de joie, s'élançant à sa rencontre, porta respectueusement à ses lèvres, la main qu'il lui tendait.

Le brave invalide et le gentil matelot gagnèrent promptement la bienveillance.

du docteur qui eut, pour chacun d'eux, une parole aimable. Quant à madame Andrieux, rien n'étant plus sympathique que sa physionomie, il suffisait de la voir pour s'intéresser à elle.

Après être resté avec la jeune femme pendant un quart d'heure, M. Livet la quitta en lui promettant une prompte guérison.

On juge du bonheur de tous. Le soir même, la mère Brigitte, — elle n'avait trahi le secret de Suzanne que pour calmer les inquiétudes de l'oncle Frégate en quête de sa nièce, — vint chercher des nouvelles. Madame Andrieux devait prendre le lit et se faire soigner par une garde-malade. La vieille femme offrit ses services qui furent acceptés avec reconnaissance. M. Livet ne ménagea pas ses visites. Disons tout de suite qu'il avait refusé, non-seulement de Suzanne, mais encore de M. Thompson, le prix de ses soins.

L'argent reçu de la lingère, les cinquante francs prêtés par le *Mont-de-Piété*, suffirent d'autant plus aisément aux dépenses journalières que les remèdes ne coûtaient rien ; ils étaient fournis par le pharmacien attitré de M. Livet.

Quand la malade fut hors de danger, le médecin lui dit :

— Les forces vous reviendraient bien vite, si vous vouliez retourner au Havre, votre pays natal.

— C'est mon plus cher désir, dit en soupirant la jeune femme.

Alors, sans dévoiler toute la vérité, le docteur parla de M. Thompson, un Anglais très-riche, resté veuf avec une petite fille qu'il adorait ; la pauvre enfant avait eu, à la suite d'une chute, la jambe gauche cassée ; M. Livet avait réduit la fracture. De là, entre le père et celui qu'il appelait le sauveur de sa fille, une étroite amitié. M. Thompson, ajouta le médecin, possède,

à Sainte-Adresse, une maison de campagne où il va, tous les ans, passer la belle saison. Il voudrait placer là une personne de confiance. Si vous consentiez à quitter Paris, vous habiteriez avec Georges et l'oncle Frégate une dépendance de cette maison. Quant à Suzanne, — c'est là où votre tendresse maternelle aurait à se sacrifier, — elle vivrait dans la famille de mon ami ; elle serait élevée avec sa fille.

— Le bonheur de Suzanne avant tout, répondit madame Andrieux d'une voix tremblante.

— La séparation ne serait pas bien cruelle, continua le docteur, vous verriez Suzanne tous les jours ; car votre emploi vous retiendrait souvent auprès d'elle ; vous auriez la direction de la lingerie. Plus tard, Georges serait placé dans une école maritime, et si votre mari ne reprend pas la mer, on l'aidera à se créer une occupation lucrative.

Comment refuser tant de bienfaits ! Madame Andrieux les accepta en bénissant Suzanne dont le dévouement filial était la source de cette bonne fortune.

Le vieux marin pleura comme un enfant lorsqu'il apprit qu'on allait revoir le Havre, la mer dont il était éloigné depuis longtemps.

Georges partageait la joie du bonhomme. Suzanne paraissait contente ; mais elle insinuait qu'avant de partir il fallait attendre le retour de son père. La pauvre enfant pensait à sa poupée, et sans ce cher père, elle ne pouvait songer à retirer Dora de la triste prison où elle languissait.

La mère Brigitte se montra peu satisfaite d'une décision prise, suivant elle, trop à la hâte. De quoi se mêlait le docteur ; elle en était presque à regretter de lui avoir envoyé Suzanne.

Un beau matin, on reçut une lettre d'Antoine. — La *Belle Émilie* venait d'ar-

river à Liverpool ; — il annonçait sa venue à Paris dans les premiers jours de la semaine suivante. Le départ de la famille étant décidé, Madeleine écrivit à son mari qu'elle serait au Havre avant cette époque.

Le docteur vint rendre sa dernière visite. Il remit à madame Andrieux, de la part de M. Thompson, une somme de trois cents francs pour les frais du voyage, et il lui conseilla de se défaire de son mobilier, lequel fut abandonné à la mère Brigitte pour un tiers de sa valeur, ce qui est le tarif d'usage en pareille circonstance.

Tout en aidant sa mère à régler quelques petits comptes qui écornèrent un peu les trois cents francs ; tout en la secondant activement dans les préparatifs du départ, Suzanne se désolait au fond du cœur. Personne ne pensait à Dora, et sa chère poupée était à jamais perdue.

L'oncle Frégate apporta ses bagages qui n'étaient pas lourds ; ils tenaient dans un mouchoir de poche.

Au moment de faire les malles, madame Andrieux dit à sa fille :

— Donne-moi ta poupée, je la placerai au milieu du linge afin qu'elle ne s'abîme pas.

— Oui, donne-la, répéta Georges ; Pilote désire la voir.

— Ah ! maman, si tu savais ! répondit Suzanne en se jetant au cou de la jeune femme.

— Voilà Dora ! cria le petit garçon, élevant au-dessus de sa tête la belle poupée.

Suzanne, stupéfaite, ouvrait de grands yeux tandis que le gamin, enragé de parler, ajoutait rapidement :

— C'est le commissaire de police qui l'a rapportée ; c'est le neveu du commissaire qui t'a prêté les cinquante francs... Je le savais, et je ne l'ai pas dit... N'est-ce pas, maman ?

La joie de Suzanne, l'attendrissement de madame Andrieux et de l'oncle Frégate ne peuvent se décrire ; c'étaient des baisers sans fin, des éclats de rire mêlés de larmes.

Georges profita de l'émotion générale pour aller faire ses adieux au cheval de renfort et au père François.

Brigitte accompagna ses amis jusqu'à la gare de l'Ouest. Elle bourra d'oranges les poches de Georges ; elle coula un superbe saucisson et des petits pains dans celles de l'oncle Frégate. Elle donna des bonbons à Suzanne, caressa Pilote que madame Andrieux portait dans un panier, elle pleura un peu, maudit tout bas le docteur Livet, et, perçant la foule de ses coudes anguleux, elle disparut.

On arriva au Havre à deux heures ; un char-à-bancs attendait les voyageurs.

Après dix minutes de chemin, le cocher, désignant au loin une belle habitation, dit à l'oncle Frégate assis près de lui :

— Voilà la maison.

— Un vaisseau de haut-bord ! déclara l'invalides... Mais ai-je la berlue, mille millions de tempêtes ! je reconnais le bon garçon qui nous fait des signaux avec une voile blanche... Madeleine, regardez... non, ne regardez pas... vous seriez trop *émotionnée*.

— C'est papa ! cria Suzanne.

— Papa, papa, répéta Georges les bras tendus.

Madeleine, debout, pâle et frémissante n'avait plus de voix.

Bientôt l'apparition devint plus distincte ; un homme, jeune encore, en costume de marin s'élança au pas de course à la rencontre de la voiture.

C'était bien Antoine, arrivé chez M. Thompson depuis le matin.

— Ma femme ! mes enfants ! mon cher oncle !

Les exclamations de surprise et les baisers dureraient encore, si un grand monsieur à favoris roux, portant dans ses bras une petite fille, n'était venu se mêler à la fête.

— Ah ! maman, c'est le monsieur au portefeuille, dit Suzanne ébahie.

— Un sincère ami de vous, répondit M. Thompson, en réunissant dans une même étreinte la gentille Dora et l'honnête enfant qui allait devenir sa seconde fille.

VICTOR PERCEVAL.

— Reproduction interdite. —

FIN

DÉPÊCHE

COMÉDIE-CHARADE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES : *Madame de Vertpré*, 60 ans. — *Suzanne et Gabrielle*, ses petites-filles. — *Adrienne*, leur amie. — *Jacquot*, petit paysan.

ACTE PREMIER

Un salon, avec un guéridon au milieu, sur lequel sont posées une corbeille à ouvrage et plusieurs pièces de lingerie. A la muraille, un portrait de grandeur naturelle.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, SUZANNE, puis ADRIENNE

GABRIELLE, *avec mauvaise humeur, en rejetant sur le guéridon l'ouvrage qu'elle tenait à la main.* — Décidément, je ne viendrai pas à bout d'une pareille besogne, et je regrette beaucoup de m'en être chargée !

SUZANNE. — Voyons ! ma sœur, sois raisonnable ! Que faut-il encore ? Une heure, pas davantage.

GABRIELLE. — Une heure ! tant que cela ! Oh bien, alors, toute la journée y serait donc employée ?

SUZANNE. — Songe aux braves gens à qui nous destinons cet ouvrage.

GABRIELLE. — Cela est bel et bon, mais la promenade annoncée à mademoiselle de Valneige, et pour laquelle nous allons la voir arriver ?

SUZANNE. — Adrienne comprendra nos motifs, d'autant mieux qu'il ne s'agit, après tout, que d'une partie remise.

GABRIELLE. — Allons, je cède ; mais une autre fois ?...

SUZANNE. — Une autre fois ?... ma chère sœur commencera par grogner, selon sa noble habitude, quand il s'agit de payer de sa personne autrement que pour son agrément... Puis, selon la même habitude, elle réfléchira, écoutera les observations d'une sœur qui l'aime et qu'elle aime, et, comme aujourd'hui, nous finirons par être d'accord.

GABRIELLE. — Oui, compte là-dessus.

SUZANNE, *d'une voix encourageante.* — Quand je disais que tu n'as qu'à vouloir pour être digne de tous les éloges !... Que cherches-tu ?... la pelote ?... Elle doit être au fond de la corbeille.

GABRIELLE. — Je cherche une aiguille... Bon ! la voilà qui se défile, à présent.

SUZANNE. — Si tu savais comme le rire te va bien, tu n'aurais jamais de ces vilaines impatiences.

ADRIENNE, *encore invisible, au fond ; aux gens qui sont censés vouloir l'introduire.* — Ne vous dérangez pas, je sais où trouver ces demoiselles.

SUZANNE et GABRIELLE, *se retournant sans quitter leur travail.* — Chère Adrienne, combien nous sommes contentes de vous voir !

ADRIENNE. — Il n'y paraît guère ! Comment ! vous avez dit que vous m'attendriez, jeudi sans faute, pour aller visiter les belles avenues que l'on vient de percer à travers le parc ! J'arrive exacte au rendez-vous, et y trouve deux personnes absorbées par des occupations qui semblent devoir être éternelles ! Mais qu'est-ce donc qui occupe ainsi tous vos instants ? — Des ourlets, des boutonnières, des cordons ! Cela regarde les lingères et les couturières, mais non des personnes de notre rang.

GABRIELLE. — Ah ! je ne suis donc pas seule de cet avis.

SUZANNE. — Adrienne ! est-ce bien vous que j'entends parler ainsi ?

ADRIENNE. — Des chemises d'enfants, des bonnets d'enfants, des mouchoirs d'enfants... Ah ! ça ! qu'est-ce que cela signifie ?

GABRIELLE. — Cela signifie que Suzanne et moi nous sommes en train de gagner le ciel !!!

SUZANNE. — Voilà des paroles dont bonne maman ne serait pas contente. Écoutez-moi, chère Adrienne : nous étions sincères, il y a quatre jours, en proposant une partie de plaisir ; mais vous n'ignorez pas le malheur qui est venu frapper le hameau des Vieux-Chênes.

ADRIENNE. — Ah ! oui, je sais ! un malheur de fraîche date. Il fut question, ces jours derniers, d'une ferme devenue la proie des flammes.

SUZANNE. — Il n'y eut personne de blessé, certainement, mais les pauvres gens auxquels appartenait cette ferme ne savent plus où se loger, et il faudra du temps pour que les pertes matérielles soient réparées.

ADRIENNE. — M. le curé est venu faire une quête à cette intention.

SUZANNE. — Sans doute, mais n'est-ce pas notre devoir à nous, sur la demande même de M. le curé, de prendre intérêt à ceux que leur âge recommande particulièrement à nos soins ?

ADRIENNE. — Comment ! c'est pour venir en aide aux petits incendiés que vous employez ainsi vos journées ?

GABRIELLE. — Et même un peu de nos économies, ce que je fais de grand cœur ; mais quelle besogne ! quelle besogne !... Comme c'est dur de travailler ! et dire qu'il y en a encore pour deux longues mortelles heures.

ADRIENNE, *déposant sur un meuble son chapeau et son pardessus.* — Du moment qu'il est question de bienfaisance, il ne s'agit plus de vanité ni de paresse ; donnez-moi une aiguille et un dé ; je vais vous aider, et, en nous dépêchant bien, il restera encore assez de temps pour la promenade. Allons, bon, voilà le dé qui est trop grand ; donnez m'en donc un autre, je vous prie.

GABRIELLE. — En voici un qui pourra, je crois, vous convenir ; un dé tout à fait neuf, et dont je ne me suis jamais servie.

Un moment de silence. Toutes trois travaillent assidûment.

ADRIENNE. — Voilà que j'ai bientôt fini, et vous aussi, à ce que je vois. Nous terminerons à temps pour que le petit Jacquot, le plus jeune fils de nos métayers, un garçon gai et alerte, qui vient chercher notre travail, puisse en effectuer la distribution.

SCÈNE DEUXIÈME

Les mêmes, JACQUOT

JACQUOT, *grande blouse, cheveux ébouriffés, sabots, et portant un panier de fruits.* — Pardon, mesdemoiselles, de rire comme ça en arrivant, mais c'est dans ma nature quand je suis de bonne humeur.

SUZANNE. — Qu'as-tu dans ton panier ?

JACQUOT. — Des cerises, les premières du jardin ! C'est mon grand frère Antoine qui les a cueillies, et moi je les ai apportées toujours courant, parce que ça me taquine d'être plus petit que mon grand frère, et je me dépêche pour le rattraper.

ADRIENNE. — Il est gai et vraiment bien drôle ce petit bonhomme.

SUZANNE. — Porte ton panier à l'office et reviens sans te presser.

JACQUOT. — Oui, mamzelle, je n'vas pas m'empreser. (*S'arrêtant à mi-chemin devant le portrait accroché au mur.*) Oh ! voilà qui est fort !... Chaque fois que j'entre ou que je sors, il y a là un monsieur qui ne me quitte pas des yeux... peut-être parce que j'ai oublié de le saluer ? Mais, dame ! nu-tête, c'est pas facile de se décoiffer... j'apporterai tout exprès ma belle casquette. — *Au portrait* : Bonjour, Monsieur ! — *En s'éloignant* : Il me regarde toujours !

ADRIENNE. — Quel bon type !

SUZANNE. — Oh ! oui, nous en rions bien tout à l'heure... Mais, où en êtes-vous ?

ADRIENNE, *se dépêchant*. — Encore une bride et une petite ruche à poser, rien de plus.

GABRIELLE. — Moi, j'avais la plus lourde tâche... ces ourlets de mouchoir sont d'une longueur ! d'une longueur ! Pourquoi donc ne fait-on pas des mouchoirs qui n'aient point besoin d'être ourlés ?

SUZANNE. — Cela viendra peut-être, et alors ma chère sœur n'aura plus besoin de se servir de son dé ni de son aiguille ; mais, en attendant, notre travail est néanmoins terminé.

JACQUOT, *rentrant*. — Me revoilà ! Quel bon sirop de groseilles on m'a donné à l'office !

ADRIENNE. — Petit Jacquot, raconte-nous donc les détails de l'incendie des Vieux-Chênes.

JACQUOT. — Raconter les détails ! Qu'est-ce que c'est que ça ? — *Cherchant un peu*. — Ah ! oui ! je comprends : *comment c'était fait* ! Eh bien, voilà : J'avais déjà vu quatre feux en plein jour, mais ce n'est rien auprès de celui qui prend la nuit... Jem'en souviendrai longtemps ; Dieu ! que c'était beau ! que c'était beau !

Les trois jeunes filles, cédant à la même surprise : — Tu veux dire épouvantable ?

JACQUOT, *bien tranquille*. — Épouvantable, si vous voulez, ça m'est égal, mais magnifique ! champs, moissons, bois, rivière, jusqu'au ciel, tout était rouge... rouge avec des nuages de fumée qui pétillaient comme ça... boum ! boum ! Que c'était beau !

ADRIENNE. — Eh bien, voilà une nouvelle manière de raconter un malheur.

JACQUOT. — Un malheur ? mais il n'y en a eu pour personne. Les Siboulard ont pu se sauver avec leur bétail, leurs poulets et leurs lapins. On va rebâtir leur ferme plus grande et plus solide, en pierres de taille avec un toit en briques, pour remplacer une vieille mesure toute effondrée et couverte en chaume. S'il y a quelqu'un à plaindre, c'est Jean-Claude et la mère Poupin, dont les maisons ne brûlent jamais et pourtant le mériteraient bien. Les Siboulard ! me tourmenter sur leur sort ! Oh ! bien non ! Je vas chanter en chemin, pour me distraire du chagrin que je n'ai pas. — Mais, la fois suivante, je n'oublierai pas ma casquette pour saluer le beau Monsieur.

ALFRED SÉGUIN.

Fin du premier acte.

LE MÉDECIN DE JEANNE

On était au cœur de l'été.

Le soleil emplissait le ciel et répandait la gaieté partout.

Les oiseaux chantaient dans les arbres, et les papillons blancs, gracieusement accouplés, s'ébattaient dans les champs parsemés de bluets et de coquelicots.

De leur côté, les abeilles et les frelons trouaient les fruits, rongeaient l'écorce tendre des lilas, et, véritables corsaires, pillaient la corolle des fleurs, tandis que les hirondelles, à la poursuite des moucherons, décrivaient dans l'air d'interminables paraboles, poussant de petits cris stridents et sans cesse répétés.

Tout cela formait un ravissant spectacle, et l'on aurait pu croire qu'il n'était pas un être qui ne se sentit heureux de vivre au milieu de cette fête que le bon Dieu donnait à ses créatures.

Et cependant il y avait dans une des belles campagnes qui avoisinent Paris, au milieu d'un jardin embaumé par les fleurs, une pauvre petite fille de huit ans, blonde, jolie, d'une grande délicatesse de formes, étendue sur un lit de repos.

Sa mère, fort jeune encore, la regardait longuement, avec une expression inquiète, anxieuse, que la pâleur de l'enfant ne justifiait que trop.

La chère petite, après une maladie qui avait duré une quinzaine de jours, était écemment entrée en convalescence; mais cette convalescence, faisait peu de progrès,

Sa mère en était désolée.

— Comment te trouves-tu maintenant, ma chère Jeanne ? lui demandait-elle.

— Je vais bien, maman.

— Veux-tu faire un tour de jardin ?

L'enfant secoua la tête.

— Est-ce que tu ne te sens pas la force de marcher ?

— Oh ! non, maman.

— Le médecin va venir, et bien certainement il prescrira un remède qui te fera du bien.

— Oui, maman, répondit Jeanne avec indifférence.

Et elle regarda vaguement autour d'elle.

La mère s'assit auprès de l'enfant et posa sa tête contre la sienne :

— Veux-tu que je te raconte une belle histoire ? lui demanda-t-elle.

Jeanne fit un signe négatif.

— Veux-tu que je te fasse un peu de musique ?

— Merci, maman.

— Préfères-tu que je t'apporte Minette pour jouer avec elle ?

— Non, maman, cela me fatiguerait trop.

— Veux-tu un biscuit et des confitures ?

— Je n'ai pas faim, répondit Jeanne avec indifférence.

On entendit en ce moment le roulement lointain d'une voiture.

La mère quitta sa position pour écouter attentivement.

Ce bruit, qui se rapprochait peu à peu, cessa tout à coup, et l'on entendit alors des pas rapides qui faisaient crier le sable d'une allée voisine.

— Enfin ! voici le docteur.

Un homme d'une trentaine d'années, à la tenue élégante, au visage souriant, se présenta devant M^{me} Duplessis.

— Eh bien, madame, comment va votre fillette, aujourd'hui ?

— Elle est toujours dans le même état, docteur.

Celui-ci s'approcha de l'enfant et l'examina avec une grande attention... puis il lui tâta le poulx, et enfin l'ausculta fort minutieusement.

— Le pouls est régulier, dit-il.
 — Ainsi, vous ne voyez rien ?
 — Non ! absolument rien !
 — Remarquez cependant comme elle est pâle, et avec cela pas la moindre force.
 — Elle a été fortement secouée, et il faut lui laisser le temps de retrouver un peu d'énergie.

Puis s'adressant à Jeanne :

— Vous ne ressentez aucun malaise, n'est-ce pas, ma petite ?

— Non, monsieur, répondit Jeanne.

— Mais alors, il ne faudrait pas rester immobile : il faudrait marcher un peu, jouer ; en un mot, vous occuper à quelque chose,

Jeanne garda le silence.

— Dites-moi, poursuivit le docteur en prenant à part M^{me} Duplessis, votre enfant n'aurait-elle pas quelque chagrin provenant de désirs contrariés ?

— Oh ! cela n'est pas possible, je le saurais... Quant à son père, il est si bon pour elle qu'il va toujours au-devant de ses moindres fantaisies.

— Je reviendrai demain.

— Et si d'ici là votre présence était nécessaire, reprit madame Duplessis ?

— Vous me feriez prévenir, quelle que soit l'heure, et je m'empresserais d'arriver ; mais il faut vous tranquilliser, cela ne sera pas utile.

Deux jours se passèrent sans qu'aucun changement s'opérât dans la situation de l'enfant.

Enfin, le troisième jour, pendant que le docteur examinait à nouveau la petite malade, elle fit un brusque mouvement pour s'asseoir sur son lit de repos, habituellement placé dans le jardin. La joue subitement colorée, les yeux brillants, elle regardait avec une singulière persistance une grosse touffe de lilas placée à quelque distance.

La mère de Jeanne en resta muette d'étonnement pendant quelques secondes.

— Que vois-tu donc là-bas, ma chérie ?

— Une petite fille, répondit brièvement Jeanne.

Et elle indiquait du doigt un des massifs du jardin.

— Elle a le délire, dit madame Duplessis qui ressentit une poignante inquiétude.

Mais le médecin s'était déjà élancé vers le point indiqué par Jeanne, et bientôt, après avoir disparu un moment, il en ramenait une petite fille par la main.

Il avait déjà son plan de guérison tout arrêté.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)

LE LÉZARD ET LE SERPENT

FABLE

Un serpent sillonnait un coteau verdoyant,
 Ce que voyant,

Un tout jeune lézard s'en approche et frétille :

Salut ! dit-il, seigneur, je suis de ta famille ;

Quelle gloire pour moi de t'avoir pour aïeul !

— Aïeul ! Moi ! Tout au plus serais-tu mon filleul,
 Repartit le serpent d'un air de suffisance.

Entre les tiens et moi, non, non, s'il te plaît, pense
 Qu'il n'est rien de commun ;

Cesse d'être importun.

Tout penaud, le lézard regagne sa demeure :

— Mère, j'ai rencontré près d'ici, tout à l'heure,
 Messire serpent ;

Je le croyais notre parent,

J'étais fier ! N'est-ce pas, il est de haut lignage ?

En même temps qu'il est sage.

Fin, rusé, prudent, adroit.

— Peut-être, mais, marche-t-il droit ?...

Pour atteindre son but, mon enfant, quelle astuce !

Que de méandres, de contours,

De fourberies et de détours !

Quant à sa parenté, j'ignorais que je l'eusse

Dans mes grands-pères ou cousins ;

Je n'ai pas lu ses parchemins ;

Mais je n'en tirerais aucun orgueil quand même :

Je ressens un dédain suprême

Pour l'hypocrite et le menteur.

Ne prisons point pour un honneur

De crier à tous vents nos titres de noblesse :

La véritable gloire, enfants, c'est la sagesse,

Et la sagesse est le bonheur.

M^{me} CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLE DE DÉCOUPAGE

A la demande générale, nous envoyons encore toute une série de poupées-figurines pour les habiller avec les divers costumes envoyés dans les numéros de *février et mars*. Le découpage et collage de ces figurines est expliqué dans le numéro de février.

BOURRELET POUR LE BÉBÉ INCASSABLE

Le bourrelet s'exécute avec la bande de cartonnage en imitation de paille et le morceau de porcelaine rose, que nous envoyons dans ce numéro. Il faut d'abord fermer cette bande par une couture faite avec de la soie jaunée, ensuite former tout autour des pinces partout où elles sont indiquées en haut et en bas, afin de donner à cette bande la rondeur du bourrelet. Le bas, c'est-à-dire la partie qui pose sur la tête du bébé se borde avec une petite bande de percaline rose; on peut mettre à l'intérieur un léger fil de laiton pour donner de la fermeté. Le haut est garni d'un morceau de percaline cousu à plat au bord, et qui vient se froncer au sommet de la tête sous un nœud pareil. Une ruche entoure le haut. (*Pour découper la percaline, voir la petite feuille de patrons en papier mince.*)

PLANCHE BLEUE SUR PAPIER MINCE

N^{os} 1 à 4. Patrons pour tailler la percaline rose servant à exécuter le bourrelet du bébé incassable.

Le N^o 1 est la grande pièce qui se fronce en haut, le 2 donne la largeur de la bande qui borde le bas avec une bande de percaline taillée en ruban, d'après le N^o 3 on forme en le nouant un nœud pour le sommet de la tête. Il faut environ deux bandes de la grandeur du N^o 4 pour faire la ruche qui sert d'ornement. Cette bande est découpée de chaque côté, avec les ciseaux et ruchée dans le milieu.

N^{os} 5 à 8. Patron de chemise de nuit pour la poupée N^o 4, le devant est garni de quatre plis, et orné d'un jabot plissé le long de l'ouverture. Le dos de la chemise est froncé au bord d'une pièce d'épaule qui n'existe que derrière; la manche est froncée du bas sur un poignet fermé et orné d'un plissé d'étoffe.

N^{os} 9 à 11. Pantalon garni pour la poupée N^o 4, Le bas est froncé au bord d'un entre-deux brodé, terminé par une petite garniture; et le haut se monte autour d'une ceinture droite, taillée à la grosseur de la poupée.

N^o 12. Dessin de pelote soutachée sur drap, velours, ou cachemire.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :

Paris, Départements, Algérie	12 fr.
Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
Amérique colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste français, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{es} JANINI y C^a, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaíso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.